

Arice d'inspecteur



La Passion selon G.H.
et
L'Heure de l'étoile

des femmes
Antoinette Fouque

EAN PDF: 9782721008039
EAN PNB PDF: 9782721008053



Grace Dispey

La Passion selon G. H.

des femmes
Antoinette Fouque

LA PASSION SELON G. H.

Traduction établie à partir de la 6^e édition de *A Paixão segundo G. H.*
publiée par les éditions Nova Fronteira en 1979

© Ayants-droit de Clarice Lispector, 1964
Titre original: *A paixão segundo G. H.*

© 1978, *des femmes*-Antoinette Fouque pour la traduction française
33-35 rue Jacob 75006 Paris, France
www.desfemmes.fr

2020, pour l'édition de poche.

CLARICE LISPECTOR

LA PASSION SELON G. H.

Traduit du portugais (Brésil)
par **Didier Lemaçon** et **Paulina Roitman**

des femmes
Antoinette Fouque

AVERTISSEMENT

Voici une seconde traduction de *La Passion selon G. H.*

Pourquoi retraduire? G. Steiner, qui recense plus de deux cents traductions anglaises d'Homère, de 1581 à ce jour¹, omet de thématiser la question en tant que telle. Elle est pourtant de conséquence, et engage, en partie, l'essence de la traduction, qui est dialogique.

Dialogue déséquilibré: d'un côté, l'œuvre, unique, de l'autre son lectorat, que ses compétences linguistiques habilitent à briguer virtuellement la fonction de traducteur, et qui, le temps passant, ne cesse de croître.

Mais surtout, dialogue parfaitement ouvert: le texte traduit ne bénéficie pas du privilège d'unicité accordé à celui de l'auteur. Une traduction ne fait jamais « autorité ». Pourtant, cette infirmité peut tourner à son avantage: contrairement au Pierre Ménard quichottesque de J. L. Borges², nul ne peut réécrire Homère, mais l'helléniste est libre de le retraduire, à toute époque.

¹ G. Steiner, *Après Babel*, A. Michel, 1998, p. 540.

² J. L. Borges, *Fictions*, Gallimard, 1965.

Pour quel bénéfice? Celui de l'immense travail antécédent.

Le pic de l'escalade se dresse, ultime et unique, mais multiples sont les routes pour y atteindre. L'alpiniste qui traduit met à profit les itinéraires de ses devanciers, qui lui signalent écueils et impasses, comment les affronter ou les contourner, dans les moindres détails de son ascension : crevasses périlleuses, parois friables, ou prises assurées.

La superbe solitaire d'un *Logos* assiégé par d'innombrables *glôssai*.

De l'histoire cumulative des traductions d'un même texte, il ne peut se faire qu'il ne résulte un enrichissement successif, dont il serait passionnant d'examiner un à un les facteurs sémantiques, syntaxiques, rythmiques, phonologiques ou rhétoriques.

Au début des années 1980, les éditions *des femmes*-Antoinette Fouque ont publié la traduction des trois romans de C. Lispector réputés majeurs : *La Passion selon G.H.*, *Près du cœur sauvage* et *Água Viva*. À leur demande, quarante ans plus tard, nous venons donc de les retraduire. Quarante années pendant lesquelles la traduction de la quasi-totalité de l'œuvre de C. Lispector a vu le jour sous ce même label. Quarante années de sédimentation déposée par « l'industrie des fidèles traducteurs³ » en dialogue avec la langue de C. Lispector. Nous aurions été bien téméraire de ne pas tirer bénéfice d'un pareil héritage, et aimerions rendre hommage à toutes celles et ceux qui, adonnés au « tant

³ Du Bellay, *Défense et Illustration de la langue française*, I, 10.

louable labeur de traduire⁴ » nous ont été secourables, au premier rang desquels le regretté J. Thiériot.

En l'occurrence, c'est à Claude Farny, première traductrice de « G. H. », en 1978, que s'adresse notre hommage, et à sa remarquable maîtrise de la langue française⁵.

Las, l'écriture de C. Lispector est incroyablement protéiforme. On ne traduit pas, par exemple, *Água Viva*, soumis généralement à une esthétique de la suggestion, comme on doit le faire de *La Passion selon G. H.*, qui obéit à une éthique de la précision. La langue du premier autorise quelque marge flottante d'interprétation, qu'interdit celle du second. Tout se passe comme si, d'un roman à l'autre, C. Lispector nous obligeait à explorer l'éventail entier des possibilités ouvertes à l'exercice du *transitus* de la langue source à la langue cible – exercice dont la théorie fut définitivement formulée, en héritage de Cicéron, par saint Jérôme : ou bien traduire *verbum e verbo*, sc. littéralement, ou bien *sensum exprimere de sensu*⁶, sc. littérairement. La traduction doit choisir entre l'éthique et l'esthétique, l'exactitude et la beauté. De ce dilemme théorique, la traductologie n'est jamais sortie, en dépit de son formidable développement contemporain. Wittgenstein s'en est tiré par un bel oxymore : « La traduction est un art exact⁷ », mais qui demeure rhétorique.

⁴ *Ibid.*, I, 5.

⁵ Réquisit majeur, trop rarement exigé d'un traducteur.

⁶ Saint Jérôme, *Ep. ad Pammachium*, 57, 5, in *Lettres*, Belles Lettres, 1953, III, p. 59.

⁷ Cité par G. Steiner, *op.cit.*, p. 21.

C. Lispector nous oblige ici à refaire ce choix : on découvrira ci-après une version « éthique » de ce qu'on a lu, il y a quarante ans, dans une traduction « esthétique ». Nonobstant, l'« éthique » ne s'interdira pas, le cas échéant, de profiter des heureuses trouvailles de sa devancière, en vertu de la solidarité féconde des gens de montagne.

Le style du roman autant que son sujet nous y ont contraint. Nulle part ailleurs, dans son œuvre, elle n'a entrepris d'affronter, comme ici, la réalité brute d'une expérience dans sa matérialité la plus insoutenable, la plus inavouable, sans la moindre élaboration romanesque, ni la moindre velléité d'estompage stylistique⁸.

De cette écriture à vif, rugueuse, exacte, notre traduction se ressentira bon gré mal gré, lorsque nous rudoierons çà ou là l'usage commun, mettrons à mal quelque ordinaire de syntagmes, ou consentirons à de légers malaises stylistiques, d'imperceptibles décalages par rapport au parler couramment convenu.

Mais que la lectrice et le lecteur soient avertis qu'en énumérant ainsi quelques effets de notre « gaucherie » assumée, nous ne faisons que transposer exactement à notre traduction française les écarts grammaticaux ou stylistiques voulus par C. Lispector elle-même en rapport à la langue brésilienne. Certains reproches ne lui en ont pas été épargnés par ses compatriotes. Il faudra bien accepter, éventuellement, ceux des nôtres.

Didier Lamaison,
juin 2020

⁸ Seul le passage à l'acte, vingt pages avant la fin, met en œuvre une certaine stratégie narrative, résultat de la perte de conscience momentanée qu'il provoque.

À de possibles lecteurs

Ceci est un livre comme tout autre. Mais je serais heureuse qu'il ne soit lu que par des gens à l'âme déjà formée. Ceux qui savent que l'approche de toute chose se fait progressivement et malaisément – et passe même par le contraire de ce que l'on se propose d'approcher. Ceux-là seulement comprendront tout doucement que ce livre n'enlève rien à personne. À moi, par exemple, le personnage de G. H. a procuré peu à peu une joie difficile; mais cela s'appelle une joie.

C.L.

*A complete life may be one ending in so full identification
with the non-self that there is no self to die¹.*

Bernard Berenson

¹ « Une vie complète est peut-être celle qui se termine par une identification si totale avec le non-moi qu'il ne reste aucun moi pour mourir. »

Cité dans *Chroniques*, Édition complète, traduit par Teresa et Jacques Thiériot, *des femmes*-Antoinette Fouque, 2019, p. 208.

— — — — — je cherche, je cherche. J'essaie de comprendre. J'essaie de donner à quelqu'un ce que j'ai vécu et je ne sais pas à qui, mais je ne veux pas garder pour moi ce que j'ai vécu. Je ne sais que faire de ce que j'ai vécu, j'ai peur de ma profonde désorganisation. Je doute de ce qui m'est arrivé. M'est-il arrivé une chose et moi, faute de savoir comment la vivre, en ai-je vécu une autre? C'est ce que je souhaiterais nommer désorganisation, et je pourrais m'aventurer avec assurance, car je saurais où revenir ensuite: à mon organisation antérieure. Je préfère appeler cela désorganisation car je ne veux pas me confirmer dans ce que j'ai vécu — en m'en confirmant je perdrais le monde tel que je l'avais, et je connais mon inaptitude pour un autre.

Si je me confirme et me considère réelle, je serai perdue parce que je ne saurai où faire tenir ma nouvelle façon d'être — si je persiste dans mes visions fragmentées, le monde entier devra se transformer pour que j'y tienne.

J'ai perdu une chose qui m'était essentielle, et qui désormais ne me l'est plus. Elle ne m'est pas plus nécessaire, que si j'avais perdu une troisième jambe qui jusqu'alors m'eût empêchée de marcher mais fait

de moi un trépied stable. C'est cette troisième jambe que j'ai perdue. Et je suis redevenue quelqu'un que je n'avais jamais été. J'ai retrouvé ce que je n'avais jamais eu : deux uniques jambes. Je sais que ce n'est qu'avec deux jambes que je puis marcher. Mais l'absence inutile de la troisième me manque et m'effraie, c'est elle qui faisait de moi une chose que je pouvais trouver, et sans avoir seulement besoin de me chercher.

Suis-je désorganisée pour avoir perdu ce dont je n'avais pas besoin ? Dans cette lâcheté que je me découvre – la lâcheté est ce qui m'est arrivé de plus nouveau, c'est ma plus grande aventure, cette lâcheté est un espace si vaste que seul mon grand courage me permet de l'accepter – dans la lâcheté que je me découvre, c'est comme se réveiller un matin chez un étranger, je ne sais si j'aurai le courage de simplement m'engager. Il est difficile de se perdre. Si difficile que probablement je m'inventerai bien vite un moyen de me retrouver, même si me retrouver serait de nouveau ce mensonge dont je vis. Jusqu'à maintenant me retrouver était déjà avoir l'idée de quelqu'un et m'y conformer : dans ce quelqu'un organisé je m'incarnais, et je n'éprouvais pas même ce grand effort de construction qu'est la vie. L'idée que je me faisais de ce quelqu'un venait de ma troisième jambe, celle même qui me plantait au sol. Mais, et maintenant ? Serai-je plus libre ?

Non. Je sais que je ne suis pas encore libre de sentir, que je me remets à penser parce que mon but est de trouver – et que par commodité j'appellerai trouver le moment où je rencontrerai un moyen de sortir. Pourquoi n'ai-je pas le courage de ne trouver qu'un moyen d'entrer ? Oh, je sais bien que je suis entrée,

oui. Mais j'ai pris peur parce que je ne sais pas sur quoi donne cette entrée. Et jamais auparavant je ne m'étais laissée entraîner, sans savoir vers quoi.

Hier, pourtant, pendant des heures et des heures, j'ai égaré ce qui m'assemble en tant qu'être humain. Si j'en ai le courage, je continuerai à me laisser égarer. Mais j'ai peur du nouveau et peur de vivre ce que je ne comprends pas – je veux toujours la garantie minimale de penser que je comprends, je ne sais pas m'abandonner à l'absence de repères. Comment expliquer que ma plus grande peur soit précisément relative à : être ? et pourtant il n'est pas d'autre voie. Comment expliquer que ma plus grande peur soit précisément de vivre ce qui vient se présentant ? comment expliquer que je ne supporte pas de voir, pour la seule raison que la vie n'est pas ce que je pensais mais tout autre – comme si avant j'avais su ce qu'elle était ! Pourquoi voir est-il une pareille désorganisation ?

Et une désillusion. Mais désillusion de quoi ? si, sans toutefois le sentir, je ne supportais pas mon organisation dès que construite ? Peut-être la désillusion serait-elle la peur de ne plus faire partie d'un système ? Alors on devrait dire par exemple : il est très heureux parce qu'il a enfin perdu ses illusions. Ce que j'étais avant n'était pas bon pour moi. Mais c'était de ce pas-bon que j'avais organisé le meilleur : l'espoir. De ce qui m'était mauvais j'avais créé un bien à venir. Ma peur est-elle à présent que mon nouveau mode ne fasse pas sens ? Mais pourquoi ne pas me laisser guider par ce qui pourra se produire ? Je devrai affronter le risque sacré du hasard. Et je remplacerai le destin par la probabilité.

Mais alors, les découvertes de mon enfance auront-elles été comme celles d'un laboratoire où l'on trouve ce que l'on trouve? Est-ce donc à l'âge adulte que j'ai pris peur et me suis inventé ma troisième jambe? Mais en tant qu'adulte aurai-je comme l'enfant le courage de me perdre? Se perdre signifie trouver sans même savoir que faire de ce qu'on trouvera. Avec ses deux jambes qui avancent, sans la troisième qui retient. Et moi je veux être retenue. Je ne sais que faire de cette épouvantable liberté qui peut me détruire. Mais du temps où je me trouvais retenue, étais-je contente? ou bien y avait-il, et il y avait, cette chose sournoise et inquiète dans ma routine heureuse de prisonnière? ou bien y avait-il, et il y avait, cette chose qui palpitait, à laquelle j'étais tellement habituée que, pensais-je, palpiter c'était être une personne? L'était-ce? Si l'on veut, si l'on veut.

Je suis remplie d'un tel effroi lorsque je me rends compte que, pendant des heures, j'ai perdu ce qui avait formé mon être humain. Je ne sais si j'aurai une autre forme à la place. Je sais qu'il me faudra prendre garde de ne pas recourir subrepticement à une nouvelle troisième jambe qui me pousse aussi facilement qu'une herbe folle, et de ne pas appeler cette jambe de secours « une vérité ».

Mais aussi bien je ne sais quelle forme donner à ce qui m'est arrivé. Et sans forme donnée, rien n'existe pour moi. Et – et si dans la réalité rien n'avait existé?! qui sait si quoi que ce fût m'était arrivé? Je ne peux comprendre que ce qui m'arrive mais il ne m'arrive que ce que je comprends – que sais-je du reste? le reste n'a pas existé. Peut-être rien n'a-t-il existé! Peut-être ne m'est-il arrivé qu'une lente et grande dissolution?

Clarice Lispector

Clarice Lispector (1920-1977) est une figure majeure de la littérature brésilienne et l'une des plus grandes écrivaines du xx^e siècle. Née en Ukraine, elle est arrivée au Brésil avec sa famille, d'origine juive, qui fuyait les pogroms. Son œuvre, publiée presque entièrement en France par les éditions *des femmes*-Antoinette Fouque, est composée de fictions, de nouvelles, de chroniques, de contes et de correspondance qui font entendre une voix unique, que cerne une écriture d'une précision implacable.

Coffret anniversaire, à l'occasion du centenaire de la naissance de Clarice Lispector, contenant :

- ***La Passion selon G.H.***, dans une nouvelle traduction de Paulina Roitman et Didier Lamaison

- ***L'Heure de l'étoile***, traduit du portugais (Brésil) par Marguerite Wünscher et Sylvie Durastanti suivi d'une postface inédite de **Paulo Gurgel Valente** traduite du portugais (Brésil) par Didier Lamaison

- Un livret illustré de photos et de fac-similés inédits de ses manuscrits